

L'Écho de Saïda ^{numéro} 145

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 39^{ème} année - Septembre 2018





3 Les Saïdeens ont la parole

4 Régionale Nailloux

6 Régionale Frontonas

8 Notre exode

10 Les ponts de Saïda

12 Je me souviens ...

15 L'atelier de ma mère

16 Le plan Simoun

18 L'olivier

19 Détente

20 Carnet

Suite à mon édito paru sur le dernier écho, quelques adhérents se sont manifestés pour m'encourager à continuer cet exercice. Je tiens à les en remercier. Cette pratique, au fil des années, soit 37 numéros depuis 2009, devenait de plus en plus pénible à écrire.

Difficile de devoir toujours aborder des thèmes, exprimer des idées devant recueillir l'assentiment des lecteurs ou tout au moins d'une large partie d'entre eux. Pas de problème, lorsqu'il s'agit de sujets généraux ayant trait à notre Histoire, nos souvenirs, la mémoire, la transmission, ... Mais dans un bulletin associatif, comment traiter l'actualité, avec des sujets aussi « sensibles » pour notre communauté, sans émettre une opinion qui pourrait heurter certains esprits et soulever des polémiques. La difficulté est donc de se renouveler !

Par ailleurs, je tiens à informer l'ensemble des adhérents que le prochain rassemblement national, du 08 au 10 juin 2019, aura lieu, encore une fois, en Arles. En effet, les démarches entamées auprès d'autres établissements n'ont pu être concrétisées pour diverses raisons. Aussi, notre Conseil d'administration a décidé de poursuivre l'aventure avec l'agence du Village Camarguais qui nous recevra pour la sixième fois. Le changement, ce sera pour plus tard !

Tous les détails vous seront communiqués dans les deux prochains numéros, mais en attendant, retenez les dates. J'espère vous retrouver en grand nombre.

Alain.

CONTACT

ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations... Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini** au siège:

Amicale des Saïdeens
1 impasse Samson
31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94

Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : claire.lesca@orange.fr

BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président... Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association:

Amicale des Saïdeens
7 rue des Anémones
34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38

Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : amicaledesaïda@orange.fr

ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiées:

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda
3 rue des Aphyllanthes
34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55

Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : echodesaïda@gmail.com

COTISATIONS

Cotisation 2018 : 25 €

Soutien à volonté

Attention à la lettre de rappel pour celles et ceux qui n'auraient pas encore réglé leur cotisation 2018. Et n'oubliez pas qu'elle est passée à 25 euros depuis le 1er janvier 2018.

Vous avez quelques jours pour régulariser votre situation.

On compte sur vous.

Hommage à notre Mamie

par Évelyne et Régis Bismuth,
petits-enfants d'Odette Amsalem.

Elle était une personne à part, d'un courage et d'une franchise à toute épreuve. Une femme d'une très grande sincérité et générosité, qui avait le don naturel de parler aux autres spontanément et simplement. Une mère et une grand-mère exemplaires qui s'est sacrifiée toute sa vie au bonheur et à la réussite de ses enfants et petits-enfants. Les épreuves et douleurs de la vie ne l'ont hélas pas épargnée : elle quitta l'école à contre-cœur à l'âge de 14 ans à cause des lois raciales* alors qu'elle aurait tant aimé étudier, elle dut se lancer dans la couture depuis son domicile, mais aussi en se déplaçant chez les clientes. Elle s'attela à la tâche avec talent, et toujours un souci du détail et du travail bien fait. Elle connut la douleur indicible de l'enfant disparu, sa fille, Evelyne, en Algérie ainsi que les tourments de n'avoir jamais pu la ramener auprès d'elle. En 1962, elle fut contrainte de quitter Saïda et l'Algérie pour tout reconstruire en France. Elle porta toute sa vie en elle cette douleur de l'arrachement à sa terre natale qu'elle partageait avec ses amis de l'Amicale des Saïdéens dont elle nous parlait si souvent.

A son arrivée en France en 1962, elle a travaillé pendant plusieurs années en tant que 1ère main chez Yves-Saint-Laurent, puis elle a changé de métiers. Elle a pratiquement travaillé dans tous les arrondissements de Paris. Elle s'est ensuite mise à son compte dans la confection de prêt-à-porter et prêt-à-porter de luxe, en gros et son activité fonctionnait très bien. Elle était très douée et a toujours su apprécier la beauté des vêtements et l'élégance surtout portée par les autres. Elle a toujours reconnu le dur labeur et les heures de travail minutieuses cachés derrière les plus belles pièces de couture.

Elle avait une intelligence remarquable. Elle lisait assidûment Le Monde tous les jours et était une auditrice avisée de débats politiques. Elle échangeait beaucoup sur tous les sujets

et toutes les rubriques. C'était une femme d'une très grande curiosité intellectuelle et qui était intransigeante quant aux fautes d'orthographe. Je n'oublierai jamais tous les proverbes qu'elle ressortait en toutes circonstances. Elle avait le sens de la formule et un humour décapant. Le fait d'avoir été dans l'obligation de quitter l'école très jeune, l'a conduite à pousser ses enfants à poursuivre des études supérieures.

La veille de son départ, elle chantait encore sur son lit d'hôpital ces paroles d'Enrico Macias qu'elle aimait tant : « *j'ai quitté mon pays, j'ai quitté ma maison, ma vie ma triste vie, se traîne sans raison...* ».

Mamie voulait que l'on prévienne de son décès les gens qui ont compté pour elle. Je sais que votre Amicale était très importante à ses yeux. Très récemment, une amie de la famille nous a fait cadeau d'un œuf du souvenir (promesse de cadeau que Mamie lui avait demandé de nous donner à son départ), car elle aurait dit à cette amie qu'elle avait peur de l'Oubli, l'oubli des êtres chers, l'oubli des anciens... Je pense que, par votre hommage dans l'Écho de Saïda, vous contribuerez à honorer ainsi sa mémoire.

Mamie, tu nous manques déjà tant ! Merci de ce que tu as été pour nous. En te souhaitant de trouver là-haut la paix que tu n'as pas eue ici-bas.

*Ndlr * Dès 1940, en Algérie, le gouvernement de Vichy abroge le décret Crémieux qui accordait aux juifs d'Algérie la nationalité française et promulgue les lois d'exception qui seront appliquées avec une très grande rigueur. De plus, en 1941, alors que le numerus clausus édicté par ce même gouvernement concerne en métropole l'accès aux facultés et aux grandes écoles, en Algérie, il va s'appliquer à tous les échelons de l'enseignement, de l'école maternelle jusqu'à l'Université, en passant, bien entendu, par le primaire et le secondaire. C'est ainsi que les pourcentages d'élèves juifs autorisés à suivre les cours sont calculés pour chaque classe et non par école.*

En conséquence, beaucoup de nos concitoyens, dont Odette, ont vu l'entrée de l'École de la République leur être refusée.

Chers amis saïdéens,
C'est toujours avec plaisir que j'ouvre les pages de l'Écho de Saïda. Aujourd'hui, c'est avec les larmes aux yeux que je lis les témoignages d'itinéraires d'émigrés. L'un de ces témoins est mon père Robert Jesenberger. Pour ses enfants et petits-enfants, il a écrit l'histoire de notre famille pour que nous n'oublions pas et que nous sachions d'où nous venons. « L'homme (ou la femme !) qui ne se retourne pas sur son passé est un homme perdu ». Pour qu'un arbre vive, il lui faut puiser dans ses racines.

Je fais partie de cette génération qui n'a pas connu Saïda. J'y suis née en 1957. A quatre ans, j'ai continué mon enfance à Aubigné dans la Sarthe. Mes premiers souvenirs sont là.

De Saïda, j'ai partagé les souvenirs de mes parents, grands-parents et des amis de la famille. Dans la Sarthe, nous étions un petit noyau de saïdéens, Gerlier, Lang, Nouchy, Chinot.... Autour d'un verre d'anisette et d'une kemia, comme chez nous, nous écoutions nos parents. Malgré l'insouciance de l'enfance, ces mots, ces rires, ces larmes sont restés gravés en nous. Aujourd'hui j'ai compris. Nous nous sommes éloignés de Saïda mais nous avons gardé le plus précieux. Mon héritage, ce sera ce mode de vie, cette ténacité, ce courage, ces valeurs de nos ancêtres émigrés et, j'espère, que j'ai pu les transmettre et passer le relais à mes enfants et petits-enfants.

Je garde précieusement tous les Echos de Saïda. Aujourd'hui, grâce à eux, je connais ma ville et ses habitants et je me sens toujours plus fille de Saïda.

Catherine Lopez, fille aînée de Robert Jesenberger et Francine Ronceau.

Merci à Catherine de nous avoir envoyé ce joli témoignage. Nous invitons les sexagénaires, mais également les plus jeunes, nés en Métropole, à suivre son exemple en nous adressant leur ressenti d'appartenir à la communauté saïdéenne.



Cher ami, comme je l'avais dit et annoncé lors de la dernière réunion régionale à Hyères, j'ai profité d'un séjour chez notre aînée pour me rendre à Jarsy (Haute Savoie).

J'ai été reçu fort aimablement par M. et Mme Petit-Blein qui m'ont accompagné à La Chapelle Saint Michel où j'ai pu revoir la statue du Sacré Coeur de notre église Sainte Jeanne d'Arc de Saïda. Notre statue est positionnée en bonne place dans cette charmante chapelle. Cet édifice dont il ne restait que les pierres de soubassement, a été reconstruite et réhabilitée grâce au bénévolat d'un couple, dont l'épouse est native de la région et les aides apportées par les habitants de Jarsy.

La Chapelle est très belle, avec une petite cloche joliment peinte et une charpente en bois de haute qualité.

Un premier livre d'Or, terminé, a été classé, je n'ai pas pu donc voir le nom

de la saïdéenne venue en ces lieux en juillet 2017 (cf. Écho 143).

Hommage à toutes ces personnes et grand merci à l'abbé Escolano et aux familles Petit-Blein.

Paul Ronceau



Le samedi 15 septembre 2018, nous étions cinquante adhérents à l'Auberge du Pastel à Nailloux, pour y déguster un excellent et copieux repas. Mais aussi et surtout pour nous revoir dans cette ambiance chaleureuse qui nous est propre. Merci à Marie-Claire et Claire pour leur organisation.

Voici quelques photos de ce moment passé ensemble.



Fifine Oustrières, Adèle Martinez-Sanmiguel, Robert Karsenty.



Roger et Nicole Villalon-Vicente, Jean-Paul Maldonado, Michèle Raynaud.



Amicie Allène-Saëz,
Jeanine Andres-Molina.



Danièle Ribou, Claude Canales, Catala, Abel Fradier.



Jeanine Fradier, Norbert et Yvette Richet, Charly Ribou.



Claire Lesca-Génolini, Marie-Claire Génolini-Allène,
Bernard Allène.



Edmée Finet-Cazorla, Louis Baylé.



Jo Ermosilla, Annie Cantau-Trolard, Jeanine Bénichou, Renée Ermosilla-Rivas.



Éliane Ortéga, Lucien Vaude, Geneviève Crabos.



Alice et Alain Crach.



Ceux d'Aïn-El-Hadjar : Huguette Cerdan-Maldonado, Alain Crach, Louis Bayle, Jo Ermosilla, Éliane et Hubert Ortéga, Annie Vaude-Ermosilla, Jean-Paul Maldonado, Claude Cantau, Claude Canales, Lucien Vaude.



Muriel Cerdan, Huguette Cerdan-Maldonado, Govanny Dubois, Hubert Ortéga.



Jocelyne Castellani, Jean-Pierre Castellani, Yvonne Noirod-Rodriguez, Raymonde Castellani-Rodriguez.



Guy et Colette Canales, Sylvère et Hélène Nivelais-De Cuevas, Marie-Paule et Gérard Jacques-Rubio.



Jeanine Andres-Molina, Adèle Martinez-Sanmiguel, Marie-Claire Génolini-Allène, Edmée Finet-Cazorla.



Arlette et Maurice Sevilla, Michèle et Jean Raynaud.



Le dimanche 16 septembre 2018, c'est le Château de Saint Julien à Frontonas (Isère) qui a accueilli notre quatrième et dernier repas régional de l'année. Là encore, cinquante et un saïdéens et amis ont partagé un joyeux repas après le traditionnel apéritif préparé par nos amis André et Jean, épaulés par leurs épouses.



André Morales le G.O.



Angèle Martinez, Francine Guirado-Escobar,
René Martinez, Brigitte Paz-Martinez.



Paul et Dolly Bertho-Siles.



Monique Diaz, Famille Martinez, Roger Diaz, Joseph Diaz, Marie-Rose Diaz.



Jean-Charles Legendre, Andrée Legendre,
Pierre-Yves Lévêque.



Nicole et André Ayala, Janine Morales.



Guy et Jean-Pierre Rosa et leurs épouses Chantal et Monique.



Antoine Boix, Joseph Canton, François Flores.



Marie-Christine Basso, Claire Basso-Nucci, Albert Bonmati,
Yves et Marie-Paule Boffety-Bertho.



Alain Crach et Marie-Agnès Attali-Lévêque.



Joseph Diaz et Roger Diaz.



Armandine Legros-Ayala, Josiane Canton-Boix, Arlette Canton-Rivera, Marie-Claude Flores.



Alice Crach, Arlette Trézières-Crach, Renée Legendre-Mira.



André et Nicole Ayala, Brigitte Xerri-Boix, Armandine Legros-Ayala.



Valérie, Françoise, Sophian et Marcel Martinez.



Paul Bertho, Jean Escobar, Jean-Charles Legendre.



François et Marie-Claude Flores, Francine Guirado-Escobar et Roland Guirado.



Antoinette Escobar, Marie-Josée Escobar, Emmanuel Paz.



L'Équipe de la rédaction a demandé, à maintes reprises, aux adhérents de nous raconter les conditions dans lesquelles, ils avaient quitté leur terre natale, celle de leur enfance, de leur adolescence,... Comment s'était déroulé leur départ d'Algérie, préparé ou pas, en famille ou seul, pour rejoindre ce que l'on nommait la Métropole et les conditions d'accueil de notre mère-patrie ! Il est sûr qu'il s'agit là de souvenirs souvent douloureux, mais doit-on rappeler qu'une des missions premières de notre Amicale, à travers son journal, est : **se souvenir et transmettre**. Cela participe également au devoir de mémoire que nous devons promouvoir auprès de nos descendants, mais aussi de l'ensemble de nos compatriotes. À ce jour, seuls une dizaine de membres ont répondu à notre appel et vous avez pu lire leur exode dans des précédents numéros. Aujourd'hui, c'est notre président d'honneur qui nous raconte son déracinement dont certains ont déjà pu en prendre connaissance dans son livre « Fragments de vie en Algérie française » écrit pour ses descendants et paru en 2013.

Saïda, mon exode !

Après le meilleur et le pire, la douceur des souvenirs

par Loulou Baylé.



22 juillet 1962, l'année terrible ; dans quatre jours, je devrais « fêter » mes trente ans, si...

Huit ou neuf heures du matin ; le soleil est déjà haut et il fait très chaud lorsque j'attaque ces maudits tournants de Dublineau, si propices aux embuscades qui ont coûté la vie à tant de Saïdiens. Il reste encore une bonne heure de route pour

atteindre Oran. Mon frère Francis (Sissis) a pu me trouver deux places sur le bateau qui part demain matin pour Port-Vendres. Encore une heure, une éternité...

La veille au matin, très tôt, le commissaire Dols, patron des RG pour le département de Saïda, est venu me trouver en urgence : - *Monsieur Baylé, je ne peux plus rien faire pour vous, sinon vous prévenir que des bruits circulent à votre sujet concernant votre appartenance à l'OAS. Votre vie est menacée, il vous faut partir au plus vite pour la France.*

Je savais que ce jour arriverait depuis que l'armée française, après le cessez-le-feu du 19 mars, et sur ordre de De Gaulle, n'assurait plus la sécurité des Européens et des Harkis. Il me tardait même qu'il arrive, ce jour, et que je puisse enfin retrouver ma femme, Jacqueline, et mes trois enfants, Nicole (cinq ans), Jean-François (trois ans) et Philippe (deux ans), mis à l'abri en France dès le mois de mai.

« Au plus vite », cela voulait dire « sur-le-champ », en laissant tout, sans prévenir personne ! Impossible, malgré ma peur et ma



Paulo Ermosilla.

hâte de vite franchir la Méditerranée. Je ne voulais pas m'enfuir comme un voleur sans avoir réglé le plus urgent : préparer la paye des ouvriers, puis « monter » à la Coopérative de céréales (dont je suis vice-président) pour encaisser la récolte qui se terminait. Mon ami d'enfance, Paul Ermosilla, Paulo, en est le chef

comptable, et son père, Joseph, le directeur depuis sa construction. Ce dernier me demande si je peux emmener Jo, son fils cadet, avec moi jusqu'à Toulouse. Bien sûr, pas de problème, nous ne serons que deux à voyager. Paulo me fait un chèque des

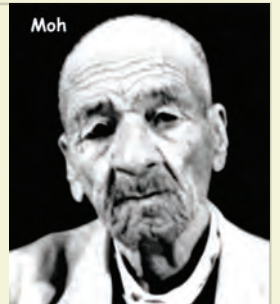
blés déjà livrés et me souhaite bonne chance ! Je suis repassé une dernière fois à la ferme, située à six kilomètres de la Coopé. Je faisais comme d'habitude, comme si de rien n'était. Mais j'avais le cœur serré à la pensée que je ne reverrai sans doute plus jamais mes ouvriers qui sont aussi plus que des amis ; plus jamais ces terres rougeâtres, ce ciel d'un bleu si intense, cette odeur si particulière de mes hauts-plateaux.



Jo et Pierre Ermosilla.

Le temps filait vite ; il me fallait passer à la banque avant qu'elle ferme. La Compagnie Algérienne est à deux pas de chez moi, à Saïda. J'ai filé, accompagné du vieux Moh avec un dernier regard sur la ferme ; la route de Ben-Triff m'a paru bien longue ce jour-là. À la banque, j'ai mis le chèque à l'encaissement, donné ordre de payer le prêt « de campagne » (avance sur récolte) et j'ai retiré l'argent nécessaire à la paye des ouvriers et à mes frais de départ. J'ai dit à Moh et à Mehdi, mes fidèles à qui je dois d'être en vie aujourd'hui, de venir vers dix-huit heures à la maison.

J'ouvre ici une parenthèse à leur propos. Moh, de son vrai nom Mohamed Ould Kadour, est arrivé jeune enfant, de son Maroc espagnol natal, au début du siècle dernier, avec une équipe de moissonneurs conduite par son père. Travailleurs acharnés, ces marocains ne sont plus retournés dans leur pays. Ils ont fait souche à la ferme où ils se sont installés. Rapidement, Moh est devenu l'homme de confiance, le conseiller et le bras droit de mon père. Mehdi, neveu de Moh, est né à la ferme. Remarqué très jeune par mon père pour sa débrouillardise et sa vivacité d'esprit, il est devenu le factotum de la maison et mon premier copain. Puis, il a appris à conduire à la ferme, a passé son permis « à la saïdienne... » pour devenir le chauffeur de mon père qui, très malade, ne pouvait plus conduire. A la mort de celui-ci, Mehdi est devenu tout naturellement mon bras droit tout en restant mon ami de toujours.



Mais revenons à mon départ. J'ai senti, à leur regard, qu'ils subodoraient la suite. Bien que ce soit le 21 du mois, j'ai préparé une paye entière pour chacun, rangée dans une enveloppe avec la somme en espèces et le bulletin de salaire. Dès leur entrée, je n'ai fait que leur confirmer ce qu'ils avaient déjà compris :



Ma maison en 2018

Rue Victor Hugo

Rue Pasteur

– *Je pars demain matin.*

J'ai chargé le vieux Moh, soixante-treize ans, de faire la paye en temps voulu, et j'ai demandé à Mehdi, qui a accepté sans même réfléchir, s'il voulait m'accompagner à Oran, avec les risques que nous courions. Moh s'est mis à pleurer ; c'était la première fois que je le voyais verser des larmes autres que de joie. Il me dit :

– *À mon âge, je ne te reverrai sans doute plus.*

Il m'a serré dans ses bras longuement, comme pour me retenir. Puis il est parti, courbé, vieilli d'un seul coup.

Mehdi l'a suivi de peu, et je suis resté tout seul dans ce grand appartement qui n'est qu'une petite partie de cette grande « maison Baylé », achetée au début des années 1900 par François Baylé, mon grand-père. Mon oncle et parrain, Paul (Paulo) et Simone (Monette) son épouse, qui vivaient au 1 de la rue Pasteur, sont partis précipitamment pour la France, après l'expulsion, par le préfet français, de mon autre oncle, Francis, l'aîné des trois frères Baylé, qui fut maire de Saïda de 1947 à 1959, conseiller général et vice-président de l'Assemblée algérienne.

J'étais tout seul pour cette dernière nuit dans ce vaste appartement du 3 de la rue Pasteur qui fut celui de mes parents, Antony (Tony) et Lucienne.

En écrivant ces lignes, je me souviens de toutes ces nuits d'angoisse, vécues après ce maudit 19 mars, jour du cessez-le-feu qui a vu l'armée française se retirer dans ses casernes, nous laissant sans protection, livrés à nous-mêmes, à la merci des plus durs des terroristes du FLN qui ne se privèrent pas d'égorger, enlever, violer.

Oui, cette dernière nuit allait être longue, très longue, dans cet infernal silence du couvre-feu, tout seul dans ces mille mètres carrés déserts. À chaque voiture qui passait, chaque portière qui claquait, je me disais : C'est pour toi ; on vient te chercher.



Enfin, le jour s'est levé et Mehdi est arrivé, prêt à partir. Puis Jo Ermosilla nous a rejoints. Pour tout bagage, j'ai pris une valise avec quelques affaires et... le petit vélo rouge de Nicole ! Je suis parti en laissant une maison vivante, le frigo en marche... Nous voilà donc dans ces tournants de Dublineau de triste mémoire. Jeune, je les craignais déjà, pour

l'épouvantable « mal de mer » qu'ils me provoquaient lors de voyages à Oran ou à l'occasion des rentrées scolaires lorsque nous allions à Perrégaux prendre le train pour le collège à Alger. Quelque vingt ans plus tard, j'aborde ces virages avec crainte, l'estomac noué, non plus par peur d'être malade, mais par celle de tomber dans une embuscade. Et c'est ce qui nous arrive à mi-tournants ; à vrai dire, plus un barrage routier qu'une embuscade - ils n'ont plus à se cacher - tenu par des fellaghas en tenue de paras, mitraillettes à la hanche.

Nous tenant en joue, ils nous demandent de descendre de la voiture et se mettent à la fouiller, ouvrant ma valise à la recherche d'armes ou autres objets défendus. En inspectant mon bagage, un « para felouze » y trouve un réveil doré de chez Lancel, en forme de ballon de football, que Jacqueline m'a offert lors de notre voyage de nocces à Paris. Croyant sans doute qu'il est en or, il le met prestement dans



sa poche. Je serre les dents et, bien que j'y tiens, à ce petit ballon, prudent, je ne dis rien. Mehdi, lui, explose de colère et se jette sur le « voleur », qui braque toujours sa mitraillette sur nous. Fou de rage, au risque de notre vie, il



l'empoigne à deux mains par le revers de sa veste et en le secouant, lui dit :

– *Tu n'as pas honte de te conduire comme cela ? C'est ça l'Algérie nouvelle, indépendante !*

Interloqué, sans doute, par l'attitude de Mehdi, le chef du commando intervient alors et me rend le ballon tout en nous souhaitant bonne route. Ouf ! Nous avons eu chaud ; une fois encore, je l'ai échappé belle. Nous reprenons la route, sonnés mais heureux d'être encore en vie.

J'ai la certitude, maintenant, peut-être inconsciente, que demain, je vais revoir ma femme et mes enfants. Alors, pendant l'heure de trajet qui reste, sans doute déclenchés par le choc que je viens de subir, des tas de souvenirs me reviennent, en vrac, se bousculent dans ma tête.

Il y en a tellement, si riches, si variés, souvent contradictoires, parfois irréels, qu'il me semble impossible d'avoir pu tous les vivre en seulement trente ans. Et pourtant, oui, je les ai bien vécus !

L'arrivée à Oran, avant midi, me fait redescendre sur terre. Plus que quelques heures à attendre, dans l'angoisse, avant de prendre le bateau de la délivrance. Enfin, ça y est ! Les trois coups de sirène du paquebot annoncent le départ. Appuyés à la rambarde, Jo et moi voyons avec soulagement Oran s'éloigner. Là, quinze jours plus tôt, trois mille Européens ont été enlevés et massacrés par des éléments « incontrôlés » de l'ALN sans que les unités de l'armée française, aux ordres du sinistre général Katz, interviennent ! La traversée de la méditerranée, symbole de notre délivrance, sera rude pour Jo. Allergique à tous les modes de transports, en particulier du « mal de mer », il ne sortira de sa cabine qu'une fois arrivés à Port-Vendres.

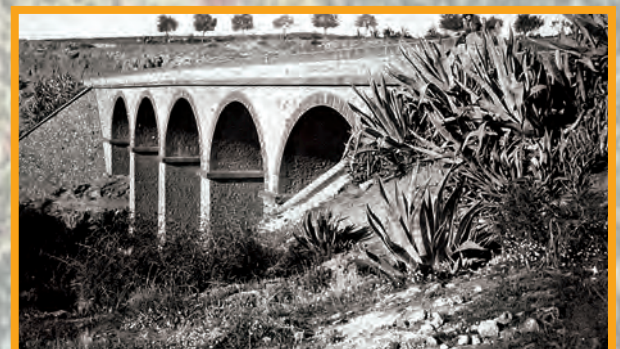
Quant à moi, j'ai l'impression de renaître à la vie.

Demain, je reverrai Jacqueline et les enfants.

Une page de ma vie vient de se tourner...



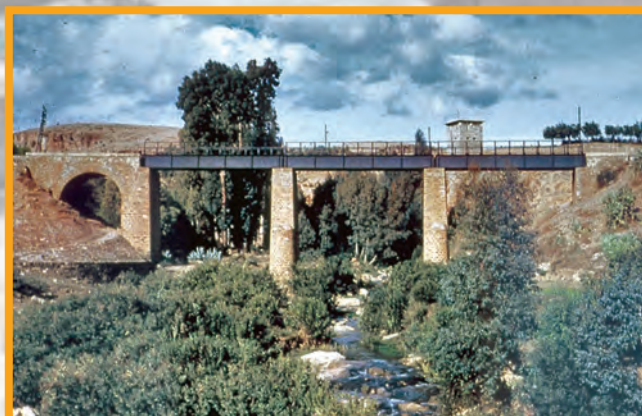
Paulo et Jo au Rassemblement de Toulouse en 1997.





2) Saïda — Maison Forestière et la Poste

Jusqu'à l'arrivée des troupes françaises en 1841, aucun pont n'existait dans la région de Saïda et les pistes franchissaient les cours d'eau grâce aux gués. Au niveau de notre Vieux Saïda, ce n'est qu'en 1885, lors de la création de la route nationale en direction du sud, que le pont, en pierre et comprenant plusieurs arches, fut édifié au niveau du rétrécissement des deux rives escarpées de l'oued Saïda. Le pont métallique à plusieurs tabliers du chemin de fer a été, lui, construit en 1881, en liaison avec l'exploitation de l'alfa puis, pour des raisons stratégiques, lors du prolongement de la ligne en direction du sud.



La rumeur

par Roger Alfonsi.

Dans le grand Saïda qui englobait bien sûr Berthelot pas très loin, régnait sans partage ou si peu, en dehors de Kaddour qui dispensait ses ardents rayons, M. Hurlin, importateur de machines agricoles Massey Harris. Ses concessionnaires locaux n'étaient autres que les Ets Lalet-Rivas et Valdenaire.

Bon an mal an, il m'arrivait de vendre par-ci par-là un Vierzon et mon concurrent dans ce type de matériel en dehors des Ets Lalet, Rivas et Valdenaire, était un agent dont



je ne me souviens plus du nom qui vendait le même type de tracteurs: les tracteurs Lanz de fabrication germanique. Les tracteurs Vierzon, disparus depuis longtemps déjà, ainsi que les Lanz, étaient mus par un moteur monocylindre horizontal, type 2 temps à combustion mixte,

huile de vidange en provenance du garage Kauffmann, huile rance de l'épicerie Hatchuel, etc.

Particulièrement rustiques et économiques, ils convenaient parfaitement à la région et aux utilisateurs du coin, s'ils avaient la chance d'échapper aux invasions de gangas ou de calandres, à celles des sauterelles, aux gelées blanches du début mai, ou qu'il ait plu un chouya à l'automne, pas mal, pas mal... et j'oubliais les malencontreux incendies inexplicables du mois de juillet...!!!



La mise en route consistait d'abord à l'aide d'une lampe à souder à lui chauffer la gueule, pardon la boule fixée à l'avant, d'ouvrir le pointeau, d'y laisser le carburant s'enflammer et, tout aussitôt, balancer de droite à gauche l'énorme volant d'inertie placé latéralement. Opération non sans danger car il pouvait démarrer dans un sens ou dans l'autre, et dans ce cas il fallait recommencer.

Nombreux sont ceux qui se retrouvaient aussi avec une fracture du poignet ou de l'avant-bras mais à l'usage les conducteurs avaient fini par domestiquer le «bestiau». Une particularité propre à ces tracteurs mono-cylindriques, c'était les épouvantables vibrations surtout au ralenti; du Parkinson provoqué en somme, et le bruit sourd «boum» et plus loin «boum» et ainsi de suite.

Les lamparos et chalutiers de la Méditerranée en étaient tous équipés, avant l'adoption des Perkins, Caterpillar, etc... Je crois me souvenir que c'était des Baudoin ou des Couach, mais je me trompe peut être...

Un certain jour les difficultés pour vendre ces machines sont apparues; croyez le si vous voulez, juré, plus vrai que vrai: la rumeur, eh oui déjà, se répandait que conduire ces tracteurs conduisait ses chauffeurs à la stérilité, rien de moins, et du coup impossible d'en placer un.

Une précision toutefois, les chauffeurs se prénommaient la plupart du temps Kader, Lahouari ou Smaïn et tout le monde sait combien ces braves sont sensibles à maintenir en bon état ce qui se trouve à l'intérieur du sarahouel, faute de mieux.

Du jour au lendemain nos braves se sont mis à désertar les fermes équipées de ces fameux tracteurs, préférant se

retirer dans leurs khaïmas et tester du bien ou du mal fondé de la rumeur, ou mieux pour donner libre cour à leurs tempéraments de fougueux étalons.

Comme toute rumeur, et la fertilité de nos chères Fatma ou Zohra n'ayant pas été mise en défaut, l'état civil en fait foi, elle s'est éteinte et tout est redevenu comme avant.

Après je ne sais plus; je suis venu en «Franchousie» pour des «vacances» à durée indéterminée et j'y suis encore.

Moissons à Wagram

par Roger Alfonsi.



Rien ne ressemble plus à des moissons que d'autres moissons, et cela sous presque tous les cieux, mais voilà à Wagram, c'était autre chose et cela se passait autour des années 1954-1956. Avant de moissonner, chacun l'aura bien compris, il faut qu'un certain nombre de conditions soient réunies et pour

mes amis des Hauts Plateaux, il y en avait au moins trois et même quelques fois quatre. Dans l'ordre: une pluviométrie suffisante en automne pour les semailles, c'était déjà loin d'être évident; échapper à la lune rousse de début mai, au début de l'épiaison; échapper aux invasions périodiques de sauterelles début juillet et aux voraces gangas, sans compter les incendies volontaires ou autres. Bref il fallait avoir du courage et même une certaine dose d'inconscience pour faire pousser un végétal autre que l'alfa.



À Wagram, les moissonneuses batteuses étaient nombreuses et mon rival le redoutable Lalet ne me contredira pas ...! Ces moissons étaient tardives par rapport au littoral où elles débutaient très tôt, les orges fin mai et les blés en juin, et ces machines remontaient vers le sud, vers les Hauts Plateaux. La particularité des moissons à Wagram tenait dans le fait que, par rapport au très faible rendement à l'hectare, ces moissonneuses étaient obligées, pour compenser l'apport d'épis et de paille, de se déplacer très vite et la scène prenait l'allure d'une course de monstres sur un plateau uniforme. Pendant longtemps l'ensachage était de règle par rapport aux bacs à grains et ce travail pénible sous un soleil de fin juillet, voire d'août, était rendu harassant, surtout quand le sirocco se levait entraînant avec lui des volutes de poussières irrespirables.

La spécificité locale était, en complément du blé et de l'orge, la lentille, pas celle du Puy verte et petite, non la grande la lentille dite blonde et nettement plus grosse. La lentille



papilionacée croît au ras du sol et a tendance à s'étaler autour de sa tige maîtresse; elle est donc difficile à récolter et encore plus à battre contrairement aux céréales. Les moissonneuses batteuses étaient certes toutes équipées pour ce type de récolte, mais la casse qui s'en suivait laissait à réfléchir; les touffes de cette plante étaient

plus arrachées que coupées, et entraînaient avec elles dans les racines, des cailloux, et ces derniers comme pour nos quenottes brisaient les pièces du batteur, du contre batteur, sans parler de la barre de coupe, etc....

Comme cette culture était indispensable à la rentabilité des exploitations, nos «colons», eh oui je ne peux m'empêcher d'utiliser ce mot, il m'était si familier, avaient tous sous le bon vieil hangar une bonne batteuse d'avant guerre quand les Merlin faisaient autorité. Comme dans le bon vieux temps, ces machines, de vrais monuments de bois et de métal, étaient donc remises en

Batteuse Merlin



activité et j'ai eu le privilège d'assister probablement aux derniers battages dans cette région chère à mon cœur. J'ai, dans une de mes précédentes histoires, mentionné les tracteurs de la Sté Française Vierzon que je représentais, mais il y avait aussi les Lanz fabriqués en Allemagne et qui fonctionnaient sur le même principe (moteur horizontal monocylindre deux temps à huile lourde). Ces tracteurs qui carbueraient à l'huile de vidange, végétale, fuel etc. ... avaient sur un des côtés, une énorme poulie d'inertie et cette dernière par la transmission d'une courroie actionnait nos batteuses, qui étaient les seules à venir à bout de nos bonnes lentilles et donc nos Merlin et autres n'étaient pas conservées comme pièces de musée mais comme outils de nécessité locale.

Rien de bien nouveau sinon que la modernité n'avait pas réussi à terrasser la sagesse et l'expérience, et combien de fois certains ingénieurs en provenance des USA s'ébadaissaient du spectacle; moissonneuses batteuses des plus modernes et batteuses d'un autre âge cohabitant sous le soleil d'une région fort attachante, mais combien ingrate aussi. Je m'étonne encore et me surprend à visionner dans mon esprit ces événements à peine vieux de... seulement quarante sept ans, mais n'en dites rien Chut, ça fait du bien de remonter le temps et quand je mange des lentilles au petit salé, devinez à quoi cela me fait rappeler ...?

Espigadora ou Espicadora

par Alain.

Il y en a qui suivent...

Dans le précédent Écho, nous vous avons informé d'une présentation d'une machine agricole appelée « Espicadora » à Saint Loup dans la Nièvre. Jean-Charles Legendre, lecteur scrupuleux de notre revue nous fait remarquer que l'orthographe exacte de cette machine est « Espigadora ».

En effet, nous avons déjà présenté le fonctionnement de cette machine dans l'Écho 102 de janvier 2008, en la nommant Espigadora. Ce qui nous a induit en erreur, c'est que les organisateurs de la journée du 15 août ont bien écrit « Espicadora » sur leur brochure de présentation.

Cependant en consultant de nombreuses revues et documents écrits sur cette machine, on peut s'apercevoir que les deux orthographes sont utilisées et souvent par la même personne. Ainsi, Jean-Paul Bourdon, géographe à l'Institut National de la Recherche Agronomique, dans ses recherches écrit : « Pourquoi cette moissonneuse d'origine californienne, appelée header aux États-Unis, porte-t-elle en Algérie un nom espagnol espicadora ou espigadora ? Certes, les colons d'origine espagnole sont très nombreux en Algérie, notamment dans l'Oranais, mais ce n'est pas la raison principale. C'est que, venant de Californie, cette machine conçue pour l'agriculture extensive des régions chaudes et sèches s'est répandue aussi dans les grandes plaines d'Amérique latine et en particulier en Argentine. Espigadora signifie « glaneuse », ce qui se justifie puisque son premier objectif est de ne couper que les épis en vue de recueillir le grain seulement. Pour la même raison, les Californiens ont appelé cette moissonneuse header qui signifie « cueilleur d'épis », head désignant ici la tête de l'épi. Mais les détails de ce changement de dénomination (qui ? où ? quand ? Pourquoi exactement ?) ne sont pas connus pour l'instant ».

Ce même universitaire dans la revue La France agricole n° 102 du 25 avril 2008, fait un long exposé intitulé « À la recherche de l'espigadora ».

Dans le Bulletin de l'agriculture, du commerce et de la colonisation, publié par la Régence de Tunis (protectorat français), il est conseillé dès 1909 de moissonner avec l'espigadora, francisé en espicador, regrettant que son usage ne soit pas plus répandu.

Pierre Larue, dans un article paru dans L'Agriculture Nouvelle-N° 1498-du 10 Septembre 1927). écrit également « espicadora » en relatant la moisson en Algérie.

En conclusion, l'explication est peut-être celle donnée par Jean-Pierre Longueteau, exploitant agricole céréalier : « Comme ces machines sont apparues, en premier, au sud des USA actuels et en Amérique du Sud, il est probable que l'origine du mot soit avec "g" puisque ces régions s'exprimaient en espagnol et en portugais. Ce sont les anglicismes et l'internationalisation de la pratique (prémices de la mondialisation) qui semblent avoir introduit le "c". »

Espigadora de Guy Marin (1936)



L'occasion de rappeler qu'un certain nombre de Saïdéens, parmi lesquels : Adrien Cazorla, Louis Baylé, Guy Marin, Désiré Martinez, Norbert Richet, mais aussi Antoine Fuster, Joseph Fuster d'Oued-Taria, ont participé à des travaux au sujet de cette machine adaptée, paraît-il « aux mauvaies récoltes » de notre région.

Faire Philippine

par Alice Polydore.

Monsieur François Montoya, homme généreux nous racontait parfois des histoires du bled. Il en est une en particulier qui a retenu toute mon attention. C'était un soir de Noël, les deux familles Montoya et Ortéga, qui habitaient rue du Génie, s'étaient réunies pour réveiller. Après le souper, ils veillaient en attendant minuit devant un bon feu de cheminée. Ils mangeaient des amandes dont ils cassaient la coque à l'aide de casse-noisettes.



Lorsque M. Montoya trouva deux amandes dans une seule coque, il s'écria comme c'était la coutume « Philippine ! » Cela entraîna rires, palabres et discussions puis un jeu qu'ils affectionnaient : un pari. Il s'agissait pour les deux parieurs de dire à l'autre le mot « Philippine »

le premier pour gagner et ce dans les jours suivants. L'enjeu du pari était un mouton qui serait le prochain méchoui que le perdant devait fournir. Après les fêtes de Noël, chacun repartit aux champs dans leur ferme respective.

Les jours passaient, puis les semaines. Il semblait que le pari était tombé aux oubliettes. C'était sans compter sur l'esprit espiègle et ludique de ces personnages.

Un matin, tandis que M. Montoya travaillait dans les champs avec un ouvrier, ils aperçurent un voyageur du maghreb qui marchait dans leur direction. Arrivé à leur proximité, ils virent un homme basané, à la barbe bien fournie, la tête entourée d'un kambouche (longue bande de toile en coton qui était enroulée sur le haut de la tête). Une djellaba en laine rayée, dans les tons noir et marron, avait une capuche, relevée par-dessus la coiffe, qui l'abritait du soleil. L'homme s'exprimait en langue arabe à la perfection. Il se présentait comme un croyant partant en pèlerinage en marchant selon son vœu. Après avoir bavardé un long moment, le voyageur dit avoir très soif. Il demanda au fermier un peu d'eau à boire. Comme l'hospitalité chez nous n'est pas un vain mot, le fermier l'emmena jusqu'à sa maison, tout en devisant en marchant.

Dans la cuisine où ils arrivèrent, la fermière épluchait des légumes pour le déjeuner. Le pèlerin assoiffé reçut un grand verre d'eau bien fraîche tirée d'une gargoulette posée près de l'évier. Au moment où il devait boire, laissant le verre sur la table, le pèlerin se redressant subitement releva la capuche, retira d'un coup son kambouche et s'écria « Philippine ! »

C'était l'autre compère du pari, M. Ortéga, qui venait de gagner son mouton et devant témoin ! Personne ne l'avait reconnu ni même soupçonné qu'il ne fut un authentique arabe itinérant. L'énorme farce demeura longtemps dans les esprits.

Boucles d'oreilles

par Frédérique Saëz.

Grand-mère Maria décide un jour de procéder au « perçage » des oreilles de Christiane et Frédérique à qui l'on vient d'offrir de jolies boucles d'oreilles. Pourquoi aller chez le bijoutier, grand-mère sait tout faire. Devant ses deux petites-filles inquiètes, elle affûte ses outils : une aiguille à coudre chauffée à blanc pour la désinfecter, un bouchon en liège et un coton



imbibé d'alcool à 90°.

Christiane profite de son droit d'ainesse et demande à Frédérique, six ans, de s'exécuter la première. Celle-ci, pas rassurée du tout, accepte néanmoins et voilà la grand-mère qui après avoir désinfecté l'oreille, place le bouchon sous le lobe de l'enfant et, brandissant l'aiguille, la plante rapidement d'un geste précis. Frédérique, stoïque, pousse néanmoins un petit cri et Christiane est de plus en plus inquiète. Alors que grand-mère procède à la percée du deuxième lobe, qu'elle éponge le sang, qu'elle glisse un petit fil désinfecté afin que l'orifice ne se referme pas, Christiane se prépare au « sacrifice ». Elle tend son oreille droite mais, ne résistant pas, elle fait un saut au moment où grand-mère brandit son aiguille, lui échappe et s'enfuit à toutes jambes pour se cacher, loin de là, sous un pied de vigne. Toutes les femmes de la maison sont à sa recherche, l'appelant désespérément. De Christiane, nulles traces et l'on finit par y renoncer. C'est ainsi qu'elle n'aura jamais pu parer ses jolies oreilles des boucles d'or offertes et que l'on louera toujours dans la famille le courage de sa petite soeur. Pourtant elle est forte, courageuse, face aux garçons qui pourraient l'agresser ou lui manquer de respect, elle est capable de se battre et de les dominer.



Mémoire intranquille

par Catherine Aguado.

Elle évoque la difficile transmission d'un héritage familial douloureux. Dans le trésor de ma mémoire, j'ai retrouvé de troublants souvenirs... Déjà un mauvais départ m'a crucifié à vie ! Cas classique, papa Michel, voulait un garçon : ultime affront, j'ai été cataloguée avant mon premier cri, ma motivation offensive, l'envie de lui prouver qu'on vaut autant qu'un mec sans jouer au foot. Maman Yvonne aimait seulement les filles, ouf !!!

Ils étaient partis au paradis quand j'ai osé retourner dans le berceau de mon enfance : Saïda la bienheureuse, chez ma nounou Badra. J'ai vécu là, un conte de fée, secret pendant longtemps, car il y avait sans doute un aspect déraisonnable dans cette histoire sentimentale avec l'Algérie. Je voulais me libérer de cette mémoire empoisonnée et je suis partie sans réfléchir. J'ai traversé des instants de jubilation intense, un enthousiasme et une exaltation rares. Là, je pouvais dire «*Secouez-moi!*». Je suis pleine de larmes en voyant défiler mon enfance. La première fois, en atterrissant à Oran, c'est le choc, pétrifiée, sans voix, incapable de réagir ou d'éprouver un sentiment : «un zombie!», ma vie s'arrête, le chagrin me tombe dessus, je tombe dans les bras de Badriquette de son surnom, les moments passés ensemble, les rêves entretenus, l'échec, enfin la résignation. La douleur finit par s'évaporer. Direction Saïda où j'ai vécu des journées magiques grâce à ma nounou qui nous a quittés en 2000. J'ai vu désormais le monde à ma façon, force morale, lucidité intelligente, j'ai essayé de me convaincre moi-même quand j'ai vu le bar Cynos de mes parents, la maison du 18 bd Besombes, ainsi que l'appartement de Jean Aguado mon grand-père. Le paradis, j'y crois, il était là bas; j'ai mis de la poésie partout et j'ai plané au-dessus des mesquineries des réalités terrestres. Il y a le retour en France, la tête remplie de vieux souvenirs, et comme tous les contes de fée se terminent par un «happy end» j'atterris dans cette belle ville de Nice qui m'a accueillie, où mes deux enfants m'attendent.

L'atelier de ma mère

par Edith Méréa-Duteil



La rue Michelet parallèle à l'avenue Gambetta descendait tranquillement vers la gare. Au numéro 22, un portail à deux battants s'ouvrait sur un couloir qui desservait deux appartements; au fond habitait la famille Gomez et sur la droite la famille Duteil. Tous les Saïdéens et surtout les saïdéennes connaissaient cette adresse car dans une pièce de l'appartement se trouvait l'atelier de couture de Madame Duteil une des meilleures couturières de Saïda.

Il fallait traverser la salle à manger pour accéder à l'atelier qui faisait l'angle de l'appartement avec une fenêtre donnant dans la rue. La pièce était peu meublée; une grande table de coupe trônait au centre, les chaises des ouvrières tout autour, un placard mural où étaient entreposées les réserves de fournitures (fils, boutons, etc.), un énorme coffre en bois dans un coin et les deux pièces maîtresses : la machine à coudre Singer à pédale et la planche à repasser avec le fer toujours chaud, prêt pour écraser une couture ou enlever un faux pli.

Dès huit heures du matin la pièce résonnait de rires, de chuchotements; les ouvrières arrivaient pour commencer une journée de travail. Je me souviens de jeunes filles fraîches, coquettes et souriantes. Le sérieux revenait dès que ma mère entra pour répartir le travail suivant la compétence de chacune car certaines étaient ouvrières et d'autres apprenties. Une partie de sa journée était consacrée à ses clientes qui étaient souvent des amies. Elle les aidait à choisir un modèle puis le tissu dans un grand catalogue d'échantillons où s'étaient aussi bien des lainages pour manteaux que de fines soieries pour robes légères; les dimensions prises et le métrage calculé, la commande partait chez un fabricant parisien.



Antoinette Duteil.

Le tissu étalé sur la table, elle dessinait, comme une magicienne avec sa baguette, le patron, d'un coup de craie de couture, d'un geste sûr et professionnel puis venait la coupe, l'assemblage et le vêtement était prêt pour un premier essayage qui se faisait dans la chambre

car l'armoire avait un grand miroir central. Tout ce petit monde, car elles étaient je crois sept ou huit, se mettait alors au travail pour finir le vêtement. Souvent tard dans la nuit la lumière restait allumée dans l'atelier, il fallait terminer les vêtements d'une famille endeuillée ou la superbe robe d'une jeune mariée. Les ouvrières parties, on entendait encore la machine à coudre; il fallait être prête pour le jour J. sans compter les heures.



Petits, avec mon frère et ma sœur, l'atelier nous était interdit car dangereux, mais souvent surveillés par les ouvrières nous nous y glissions. Mon grand plaisir était de fouiller avec les copines dans le gros coffre en bois où toutes les chutes de tissus étaient conservées et, là que de déguisements possibles agrémentés des chapeaux de Mademoiselle Caire. Adolescente, punie pour quelques désobéissances, je devais participer aux travaux délicats de couture comme coudre des paillettes ou des dentelles. Pour moi, ce n'était pas vraiment une punition car j'aimais les travaux délicats et surtout j'écoutais les confidences amoureuses que se faisaient entre elles ces jeunes filles souvent guère beaucoup plus âgées que moi, complices elles aussi de mes premiers émois lorsque par la fenêtre, tous les jours vers 17 heures, je voyais passer Hubert Méréa, l'allure athlétique avec son ballon de basket allant faire quelques paniers à la Patriote.

Madame Duteil comme l'appelaient respectueusement les ouvrières était, sous une apparence sévère, appréciée et aimée de toutes ces filles à qui elle apprenait un travail en essayant de leur communiquer sa passion pour la couture. Cette passion, mon père la trouvait souvent envahissante si bien qu'un jour, voulant passer une journée tranquille avec elle, il usa d'un subterfuge en demandant, dans le plus grand secret, aux ouvrières de ne pas venir au travail le lendemain. Le prétexte devait être valable car le lendemain personne ne se présenta à huit heures. Au début ce fut de l'étonnement puis de l'énerverment et enfin de la colère mais, avant que la situation ne dégénère mon père avoua son forfait et nous ne les avons pas revus de la journée.

Cette passion ne l'a quittée que quelques années avant son départ lorsque son mental l'a éloigné de nous et de la vie. Aujourd'hui lorsque je rencontre des anciens Saïdéens je leur dis que je suis la fille de Madame Duteil la couturière. Aussitôt leurs yeux brillent et j'écoute quelques anecdotes et surtout leurs souvenirs d'elle : ma mère.

A. Duteil, O. Amsallem (cf. page 3) étaient des couturières indépendantes, professionnelles spécialisées dans la confection de vêtements et d'accessoires. Elles étaient des précurseuses, les auto-entrepreneuses d'antan. Rien de nouveau sous le soleil... !

Les dames saïdéennes et habitantes des villages voisins, pouvaient se rendre également dans plusieurs magasins de la ville, dont certains sont présentés ci-après, où un large choix de vêtements leur était proposé.



Dans un texte paru sur le Forum en 2010, notre ami Serge Andres (†) racontait son départ de Saïda, en évoquant le Plan Simoun. L'équipe de la rédaction a pensé qu'il était intéressant de rappeler ou faire savoir à nos concitoyens cette mobilisation anticipée des conscrits européens d'Algérie. Nous avons repris dans un premier temps le texte de Serge et en seconde partie, Jean-Pierre a développé ce qu'a été cette incorporation stratégique imposée par des ordonnances et méconnue de beaucoup.

Le plan Simoun

Texte de Serge Andrés.

J'ai quitté Saïda le 9 juin 1962, mon sursis annulé, et enrôlé par application des dispositions de l'ordonnance N° 62-574 du 17.05.1962 et de l'arrêté du Haut Commissaire en Algérie du 19.05.1962. C'est ce que l'on a appelé le «Plan Simoun». J'étais le seul représentant de Saïda parmi plus de 2000 appelés d'office, des villes d'Oran et d'Alger regroupés à Istres et répartis par groupe de 80 éléments sur le territoire national. Ainsi je fis mon service militaire à Thionville et vécu dans l'ambiance Oranaise jusqu'à octobre 1963.

J'insiste sur ce fait, parce que très peu de gens connaissent le plan Simoun, et je vais vous faire connaître un extrait du livre écrit par Georges Page un métropolitain qui a aimé notre Pays :

« *Le plan Simoun se situe dans la chronologie du printemps noir de l'agonie de l'Algérie française, il s'agit bel et bien d'organiser la déportation en Métropole des jeunes gens d'Algérie... Cette jeunesse se verra expulser de sa terre natale... les gardes mobiles pénètrent dans les endroits publics et interpellent sans ménagement tout le monde. La force publique agit avec eux comme des vulgaires bandits... si l'intéressé n'est pas présent il sera considéré comme déserteur... Dans les unités métropolitaines, on leur impose une sorte de S.T.O. on leur fait porter moralement une étoile Jaune (la dépêche d'Algérie des 5 et 6 juin 1962)... »*

Je ne vais pas continuer à extraire, cela serait trop long. Je ne peux qu'évoquer mes souvenirs; ma rencontre avec les jumeaux Montoya à Echmul, les camions nous transportant vers la Sénia, les gens qui agitaient leur mouchoir en pleurs à notre passage, (ils ne savaient pas le malheur qui planait sur eux aussi) nous étions encore en civil, le départ en avion, le séjour à Istres où nous fûmes regroupés, puis le voyage en train jusque Thionville, l'accueil de nuit, notre grève du 5 Juillet 1962.

Les choses changèrent et se normalisèrent quand les soldats de carrière frustrés rentrèrent d'Algérie, et nous prirent en considération, notre première permission exceptionnelle pour aller aider nos parents à emménager, le départ des jeunes qui souhaitaient reprendre leurs études, etc...

Ces événements, font partie de notre histoire, je souhaitais vous en faire part.

Le plan Simoun

par Jean-Pierre

Le « Plan Simoun », en aviez vous entendu parler ? Moi pas. C'est en lisant le texte émouvant de son départ d'Algérie de notre cher et regretté ami, Serge Andrés, que j'ai vu pour la première fois ces deux mots. Jamais depuis l'exode, les médias n'en ont parlé...et ce phénomène reste méconnu des historiens... Heureusement, grâce à internet, il est possible d'avoir accès à cette douloureuse histoire qui a concerné nos jeunes compatriotes et plus particulièrement notre ami qui, seul saïdéen (?), en faisait partie. Voici ce que j'en ai retenu.

Au cours des mois de mai et juin 1962, l'Algérie Française agonisait. Depuis les accords d'Evian (19 mars 1962) et en attendant le référendum du 1er juillet, un chaos de guerre touchait notre pays, en particulier Oran et Alger qui présentaient le visage de cités en état de siège avec gardes mo-

biles et CRS omniprésents dans les rues. Les Pieds Noirs, qui voulaient encore résister à l'abandon de ce territoire, subissaient alors les attaques meurtrières de nos ennemis mais aussi de la part du pouvoir.

Afin de soustraire les jeunes gens « aux influences subversives qui les entouraient et de les en protéger » une ordonnance est approuvée en Conseil des ministres le 16 mai 1962 sur la mobilisation des jeunes gens de 19 ans résidant en Algérie. Afin de maintenir l'ordre public et pour lutter contre la population française de souche européenne, le haut-commissaire de la République en Algérie Christian Fouchet, décide d'appliquer « le plan Simoun », nom de code militaire d'une opération destinée à transférer les jeunes européens d'Alger et d'Oran en métropole et en Allemagne afin qu'ils y effectuent leur service militaire. Il s'agit d'une mobilisation anticipée des conscrits européens d'Alger et d'Oran, âgés de 19 ans. Dans la même logique, les fractions du premier contingent 1962/1 A, 1962/1 B et 1962/1 C avaient été respectivement mobilisées, le 1er janvier, le 1er mars et le 1er mai 1962, et envoyées en métropole.

L'ordonnance du Plan Simoun précisait :

Article premier - Les jeunes gens français de souche européenne, âgés de 19 ans à la date du 1er mai 1962, déclarés aptes au service militaire par les conseils de révision, domiciliés et résidant à la date de parution du présent arrêté dans les communes du grand Alger et dans la commune d'Oran, sont immédiatement appelés sous les drapeaux.

Article deux - Il est mis fin, à la date de parution du présent arrêté, aux sursis d'incorporation accordés en application de l'article 23 de la loi du 2 mars 1928 sur le recrutement de l'armée aux jeunes gens résidant actuellement sur le territoire des communes du grand Alger et sur la commune d'Oran.

Pour être clair, il s'agissait bien d'organiser une sorte de « rafle », de déporter des jeunes gens susceptibles de militer contre le pouvoir, et donc de s'opposer à la politique du Général de Gaulle. Si certains «appelés anticipés» ne répondaient pas à un tel appel, ils tombaient alors sous le coup de la désertion...

L'effectif de français de souche européenne susceptible d'être appelé était compris entre 19 000 et 20 000 dont près d'un tiers étaient sursitaires. En réalité, seuls environ 6 000 appelés habitant Alger et Oran étaient visés par le plan Simoun qui fut appliqué du 7 au 13 juin pour la ville d'Oran, du 7 au 16 juin pour la ville d'Alger.



Dès le 1er juin sont convoqués dans les centres de rassemblement prévus aux camps du Lido, pour Alger, et d'Eckmühl pour Oran, les jeunes gens nés entre le 1er avril 1942 et le 30 avril 1943 ainsi que les sursitaires nés entre le 1er mai 1935 et 30 avril 1943.

En amont et pendant l'application du plan Simoun, les autorités militaires, essentiellement des gardes mobiles particulièrement zélés et brutaux, avaient multiplié les fouilles et contrôles des personnes et véhicules dans les différents quartiers d'Alger et d'Oran. L'objectif était de retrouver les éventuels retardataires ou déserteurs qui devaient impéra-



tivement rejoindre les camps de rassemblements sous la menace de représailles. Nombreux sont les jeunes appelés qui ne sont pas venus spontanément le jour de leur convocation aux

centres d'instruction. Pour ceux qui ne pouvaient pas se déplacer, faute de moyen de transport, les autorités s'étaient engagées à les transférer aux centres de rassemblement. Quant aux jeunes qui n'avaient pas été appelés, ils devaient aussi se présenter sous peine d'être hors-la-loi.

Aux centres de rassemblement, du Lido et d'Eckmühl, où parviennent les recrues d'Alger et d'Oran, les formalités sont expédiées afin de les évacuer rapidement, essentiellement par transport aérien, et d'éviter leur insatisfaction.

Leur embarquement, en civil, se fait à l'aérodrome militaire de Maison Blanche, direction Le Bourget et Strasbourg pour Alger, l'aérodrome militaire de La Sénia, direction Istres pour Oran.



C'est à bord d'avions affrétés par la France mais surtout de Nord-Atlas, après un voyage inconfortable et bruyant sous surveillance de gardes mobiles casqués et armés, qu'ils se retrouvent en Métropole.

Ils sont ensuite rapidement transférés en train, toujours en civil et sous bonne garde, vers le lieu de cantonnement des différents régiments, en France et en Allemagne, dans lesquels ils seront incorporés. Pendant le voyage, certains profiteront des arrêts en gare pour s'enfuir.

L'application du plan Simoun, modeste épisode de notre histoire, n'eut pas d'influence sur les événements. Elle avait cependant atteint son objectif, celui d'éloigner de force la jeunesse d'Oran et d'Alger des zones de résistance au pouvoir. Ce transbordement brutal subi au mépris des règlements est à l'origine de blessures d'ordre psychologique et mémoriel,

400 JEUNES ALGÉROIS « MOBILISÉS ANTICIPÉS » ONT « REJOINT »

Ils seront acheminés aujourd'hui sur la Métropole et, surtout, sur l'Allemagne.

« J'ai vu cela faire pas quatre jours avant de partir... En France, un jour de 19 ans, descend se retirer d'une voiture, il s'est de traverser avec un sac de la ville, le camionneur des sacs, quelque part dans Alger... »

pour ces anciennes recrues dont on a tu l'appel anticipé. De nombreux témoignages, tous empreint d'amertume, comme celui de notre ami Serge, décrivent leur malaise, résultat d'un mélange de tristesse, de chagrin et de révolte, et leur souffrance liés à ce déracinement... surtout qu'il s'agissait du premier vrai éloignement non volontaire de leurs familles qui, elles, restaient encore sur place, des dernières paroles et embrassades sur le sol d'Algérie, en laissant ainsi vingt années de leur vie derrière eux.

Quand aux sursitaires, il leur était devenu impossible de se présenter aux examens. Paradoxalement, dans ces villes vidées de leur jeunesse, par décret en date du 30 juin, une session spéciale d'examens devait être organisée au mois de novembre, le gouvernement espérant sans doute un retour au pays des jeunes appelés après l'indépendance. Ce ne fut pas le cas, l'exode forcé lié au plan Simoun fut pour eux le symbole d'un non-retour.

La vie est ainsi faite où chacun a sa trajectoire, chanceuse ou non. Ainsi, comme moi, de nombreux saïdiens (mais aussi de nombreux pieds-noirs), auraient pu, du fait de leur âge, être

concernés par le plan Simoun et donc être incorporés, sursitaires ou non, mais nous n'habitons pas Oran ni Alger.

Personnellement, après deux années d'étude au lycée Ardaillon, jusqu'à l'obtention du baccalauréat, j'avais postulé pour un poste de Maître d'internat dans cet établissement afin de suivre les cours de la Faculté des Sciences d'Oran.

Le hasard ? La chance ? J'ai été nommé au Lycée de Mascara...

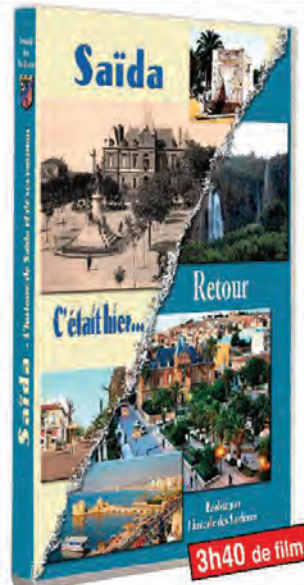
L'Amicale a déjà réalisé et produit, grâce à la contribution de certains membres, deux DVD intitulés « Saïda l'heureuse » qui retrace l'histoire de notre ville et « Saïda, on revient » le film de notre voyage en 2006. Ces deux DVD ont fait l'objet d'une diffusion, avec succès, auprès de nos adhérents en 2003 et 2007, jusqu'à épuisement du stock.

M. Pierre Machot, diffuseur de ce type de produits pour plusieurs villes d'Algérie (voir Écho de l'Oranie) nous a sollicités pour relancer une redistribution des deux DVD, dans un même coffret, auprès d'un public plus large. Peu ou pas de retouches ont été effectuées sur les deux DVD déjà réalisés et après visionnage, nous lui avons donné notre accord.

Nous vous présentons, ci-dessous, la maquette de ce travail.

Amis saïdiens qui ne détiendraient pas encore ces publications ou qui souhaiteraient les offrir à leurs enfants, amis d'ici ou de là-bas, ... n'hésitez pas à passer une commande à l'intéressé.

En l'informant que vous faites partie de l'Amicale des Saïdiens, une participation sera versée à notre association.



Saïda

C'était hier (avant 1962) 1h40

Ce DVD retrace l'histoire de Saïda (Algérie) et des villages environnants de leur origine jusqu'en 1962. A travers des centaines de photos de toutes les époques, de cartes, de plans reconstitués, de documents originaux réunis pour un témoignage essentiel par de nombreux saïdiens, vous allez découvrir les originalités et les spécificités de cette petite ville et sa région à travers les aspects historique, géographique et social (géologie, climat, agriculture, économie, vie sociale, sportive et culturelle...).

Nous dédions ces images de ce petit coin de France qui nous a vu grandir, à nos enfants, pour qu'ils soient porteurs dans l'honneur, de convictions et d'espoirs afin que se perpétue, partout où ils seront, l'oeuvre accomplie là-bas.

Un film réalisé par **M-C Génolini-Allene, L. Baylé**
Moyens Techniques : **ISCAM Toulouse**

Saïda, ... on revient !

2h00

En 2006, 82 personnes ont participé à un voyage organisé par l'Amicale des Saïdiens. Au cours de ce retour, ils ont revu avec émotion les lieux de leur enfance, de leur jeunesse. Outre l'accueil chaleureux de la population reçu dans les rues, avenues et quartiers, nous retrouvons l'hôtel de ville, la gare, la poste, le marché couvert, la piscine, les écoles... puis le Vieux Saïda et les visites des cimetières catholique et israélite et bien d'autres surprises. Nous redécouvrons également les villages d'Ain-El-Hadjjar et Nazereg-Flimois.

Sur le retour, nous traversons rapidement les villages de Franchetti, Charrier, Oued-Taria, Froha avant Mascara, puis Saint Denis du Sig et l'arrivée à Oran. Fin du séjour avec la visite d'Oran et du sanctuaire de Notre Dame de Santa Cruz où fut célébrée une messe par l'Évêque d'Oran.

Un film réalisé par **Amicie Allène-Saëz - Bernard Allène**

Le DVD des 2 films

Réf: ODV19 **22€**

Commandez par tél.: **03 85 37 48 56**

BON DE COMMANDE À retourner à : PIERRE MACHOT - 75, rue de l'Église - 71680 Crèches sur Saône

Nom Prénom
email Adresse
CP Localité

Réf.	Désignation	Prix Unité	Qté	Total
Total				31€
TOTAL GENERAL				

Livraison sous 10 jours. Merci de joindre un chèque à l'ordre de Pierre MACHOT

Mémoire d'olivier

par Paul Duteil.

Je fêterai bientôt mes 120 ans.

Je suis né le long d'un chemin bordant un champ où d'autres congénères s'épanouissaient sous la main d'hommes expérimentés. D'un noyau probablement craché à terre, j'ai germé et fait mon chemin dignement dans cette terre d'Andalousie que je ne pensais jamais devoir quitter. Pourtant, ce fut le cas.

Fallait-il que celui qui me tira du sol soit attaché à ce coin de terre espagnole pour emmener avec lui un souvenir tel que moi, frêle arbrisseau, pâle réplique de mes voisins si nobles et si imposants. Choyé pendant tout le temps que dura le voyage jusqu'à ce jour où on me planta au centre d'une large cour bordée d'habitations basses, de pisé blanchi à la chaux, qui ressemblaient tant à celles que nous venions de quitter. Je fus entouré de beaucoup d'attentions pendant les premiers mois de ma nouvelle installation. Arrosé régulièrement, protégé du froid lorsque, dans cet étrange pays, la neige me glaçait la sève.

Je fournis en échange tout ce que la nature avait bien voulu



Alain, Christian et Jean-Paul Cazorla

m'accorder et devins très rapidement un arbre adulte prêt à rendre tout l'amour que l'on m'avait prodigué jusqu'ici. Et de l'amour, j'eus souvent à en donner, lorsque les enfants de mes maîtres me prenaient par les branches et m'entraînaient dans des jeux enivrants d'où je sortais échevelé, les feuilles en bataille, mais heureux d'avoir permis à ces petits d'hommes d'être plus agiles et vigoureux.

J'avais le sentiment de contribuer à leur éducation, je les aidais ainsi à devenir, à leur tour, des adultes accomplis. Souvent, l'un d'eux venait épancher son trop plein de chagrin contre mon tronc rugueux et je recueillais ses pleurs en m'efforçant de ne pas pleurer avec lui. Pendant toutes ces années, je ne me suis jamais senti seul un instant. Pourtant je trônais, solitaire, au centre de ce patio où les poules, les pigeons, moutons, mules ou chevaux me tenaient compagnie quand mes camarades de jeux étaient à l'école. Je guettais chaque jour, lorsque les rayons du soleil se faisaient moins brûlants, l'instant où ils apparaissaient, nuée bruyante de petits faunes débraillés qui, à peine leurs cartables posés, m'escaladaient sans ménagement, jusqu'à ma branche la plus haute. Je restais là, heureux, comblé, les branches chargées de ces petits corps chauds et musclés.

La vie s'écoulait au rythme du patio, j'assistais à tous les moments importants de ma grande famille. Lorsqu'un membre mourrait, même les poules, d'habitude si sottement insensibles, caquetaient silencieusement. Longtemps après, nous pensions encore à celui qui nous avait quittés, comme si nous n'arrivions pas à nous faire à l'idée de perdre un élément de notre communauté.

Les moments que je préférais, c'étaient les naissances. Les youyous joyeux ponctuaient les vagissements du nouveau-né. Et je pensais à ce nouveau partenaire de jeu qu'il me faudra guetter du coin de l'oeil lorsqu'il fera ses premiers pas.

Je sais que je serai le premier à capter l'attention de l'apprenti marcheur. Les humains sont ainsi qu'ils ne peuvent

apercevoir un arbre sans éprouver l'envie de l'escalader. J'étais ravi et fier à la fois d'occuper ainsi, dès leur naissance, l'esprit des hommes. Les occasions de me le prouver ne leur manquaient pas.

C'est ainsi qu'au printemps, les Français choisissaient avec soin pour chaque enfant une de mes branches qu'ils taillaient et décoraient d'œufs en sucre et de rubans multicolores. Les enfants se rendaient ainsi à l'église en tenant bien droit cette ramette si joliment transformée. A leur retour de la messe, les friandises avaient disparu et mes branches, en petits bouquets, rejoignaient les images pieuses fixées au dessus des lits.

J'étais aussi l'objet de toutes les attentions de la part des apprentis chasseurs qui lorgnaient mes branches fourchues avec l'intention de confectionner des frondes à l'efficacité redoutable. Parfois, je ressens encore la brûlure du petit canif qui creusait sur mon tronc le prénom de l'être aimé entouré d'un joli coeur percé d'une flèche qu'un jeune compagnon confiait à ma garde discrète.

Puis, brutalement, un jour, je sentis qu'un drame se nouait. Les hommes ne se regardaient plus de la même manière. La haine s'installait dans les coeurs et je ressentis au fond de moi un immense chagrin. Plus personne ne semblait s'aimer, le soupçon et l'intolérance envahissaient le patio. Les soirs d'été n'avaient plus la même saveur, même les fêtes n'avaient plus la même gaîté, chaque famille se murait et sombrait lentement dans une sourde défiance.

Enfin un matin, je vis enfin s'éloigner la majeure partie de ma famille, entassée dans des voitures noyées de pleurs. Je recueillis leur dernier regard lorsque l'automobile disparut dans la rue et je réalisais alors que rien ne serait plus comme avant.

Je vécus, de nombreuses années encore, jusqu'à ce jour, la veille de mon 120ème anniversaire, où j'aperçus la silhouette vaguement familière d'un vieil homme qui traversa le patio et qui s'approcha de moi. Sa main noueuse me caressa doucement l'écorce et je sentis son front s'appuyer légèrement sur moi, des larmes s'échappèrent de ses yeux et je compris enfin que ma famille d'au-delà des mers ne m'avait jamais oublié.

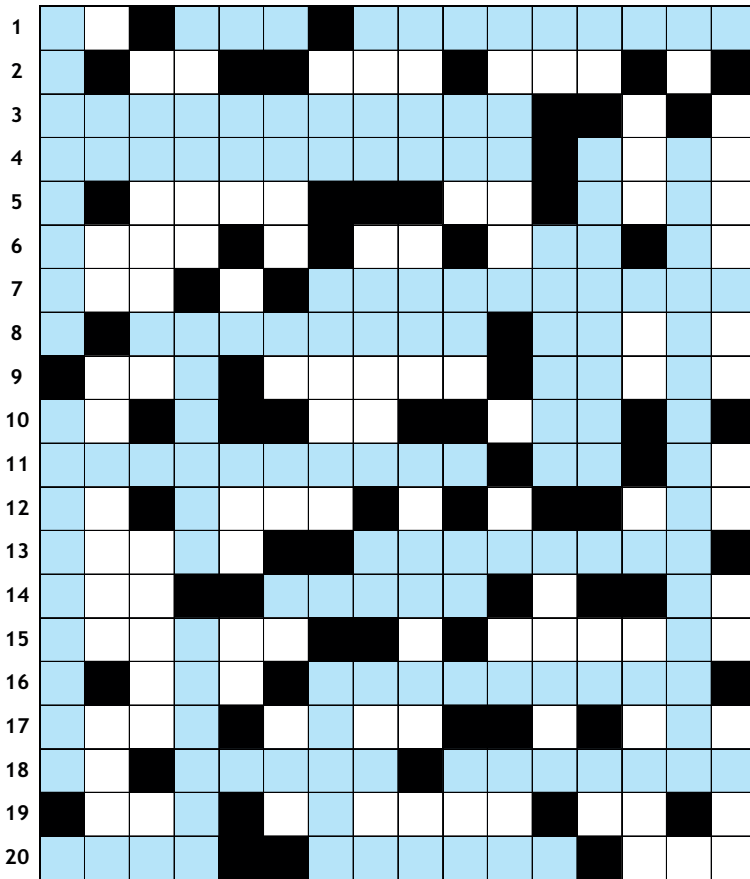
A Jean-Paul, Alain et Christian Cazorla, en souvenir du patio et de leur olivier.



Végétaux de chez nous, par Jean-Pierre



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16



Horizontalement

1 -Fleuve d'Italie. -Arbre de nos forêts. -Arbuste des régions méditerranéennes à feuilles en aiguilles et à petites baies aromatiques utilisées dans la choucroute entre autres. 2 -La sienne. -Poil au bord des paupières. -Trucide, flingue. 3 -Buisson toxique (en deux mots) à feuilles lancéolées et à fleurs blanches ou roses. 4 -Arbre dont les fruits à l'aspect de petites cerises sont douçâtres et sucrés, appelés à tort par certains jujubes. -Nez, tarins. 5 -Très heureux, nous sommes au septième... -Se fête le 1er janvier. -Mèches rebelles.

6 -Divisions géologiques du temps. -Note du chef. -Ancienne monnaie ou bouclier. -Soldat américain. 7 -De droite à gauche, le contraire de mou. -Grand arbre dont les feuilles très odorantes sont utilisées en fumigation et en cigarettes. 8 -Arbre aux fleurs blanches apparaissant tôt au printemps dont les fruits sont enfermés dans une coque. -Courbée, rabattue en double ou plusieurs fois. 9 -Plus en italien. -Partie postérieure et charnue de la hanche. -Maisons avec jardin dans une médina du Maroc. 10 -Symbole du cuivre. -Réaction puérile. -Socle de golfeur. 11 -Arbre dont les fruits gouteux ont un noyau apprécié par les enfants. -Service de Renseignements. -Station service face au Théâtre. 12 -Ile près de La Rochelle. -Lui au féminin. -Mois de Marie. 13 -Injonction, directive mais aussi agencement, aménagement. -Petit arbre épineux dont le fruit est légèrement sucré. 14 -Indien d'Amérique du nord. -Grande plante (dite Aloes) à feuilles pointues et charnues dont la fleur est haute de plusieurs mètres. -Recherchée par le scout. 15 -Criant comme un mouton. -S'exprimas, bavardas. 16 -...et pas ailleurs. -Arbre, évoquant un soldat napoléonien, à fleurs décoratives et à fruits renfermant de nombreuses graines pulpeuses rouges comestibles. 17 -Greffa. -Titre de certains dignitaires de l'Empire Ottoman. -Sommet d'une montagne ou outil pointu. 18 -La moitié d'une rose. -Arbre à bois dur dont le fruit est le gland. -Arbre typiquement méditerranéen cultivé pour ses fruits dont on tire une huile. 19 -De droite à gauche, colère d'autrefois. -Abouti, mené à bien. -Pronom personnel indéfini. 20 -Végétal à l'origine de la création d'Aïn-El-Hadjar et de sa prospérité. -Arbuste de haie, qui bordait de nombreuses rues de Saïda, dont les fruits servaient de projectiles à nos tire-boulettes. -Quart d'année chaud.

Verticalement

1 -Ils décoraient les jardins du théâtre et de la mairie mais aussi la rue de Géryville. -Grand arbre dont le fruit est une gousse à pulpe noirâtre, comestible, sucrée et anti laxative. 2 -Du verbe avoir. -Ses crues ne sont pas à craindre. -Modifications morphologiques et physiologiques lors du passage de l'adolescence à l'adulte. -Ce père est plutôt généreux. 3 -Remplaçai, héritai. -Infraction, forfait. -République Française. 4 -Cloisons, murs de séparation. -Arbre à fruits comestibles dont les feuilles servaient à nourrir les vers à soie. -Variété de robinier à rameaux épineux et à fleurs blanches et odorantes disposées en grappes. 5 -Glace des anglais. -La mienne. -Elle ouvre la porte. -Conjonction négative. 6 -Ce dieu ne manquait pas de souffle. -Norme Française. -Le foot à Lyon. -De bas en haut, la tienne. -Réseau ferré de transport en commun desservant la région parisienne. 7 -Qui n'est pas cuit. -Dépourvu de dents. -Arbrisseau épineux à fleurs odorantes, d'un jaune d'or. 8 -Elle danse au Lido ou au Moulin Rouge. -Eclairai, étincelai. -La moitié de Java. -Personne qui rit, joyeux. 9 -Patron des orfèvres. -Services sans retour au tennis. -Mises en chambre dont la température est très élevée et la chaleur humide. -Sud-Ouest. 10 -La mer des anglais. -Un centième d'hectare. -Pronom personnel à la première personne du singulier. -Se lance, risque. 11 -Hors du temps, perpétuel. -Déshabillé. -Doublé c'est un père. -Fibre textile. 12 -Du verbe voir. -Ils font de l'ombre dans nos cimetières. -Me débarrassai d'un article à bas prix. 13 -Deuxième degré en musique. -Arbre élevé, de forme élancée, au bois blanc et au feuillage caduc très mobile d'un vert pâle. -Du verbe rire. -Version Originale. 14 -Signal sonore bref souvent répété. -L'épouse de Tio. -Remplace je. -Célèbre concours des inventeurs. 15 -Entre deux mots, deux phrases. -Fruit comestible (trois mots) d'un cactus à raquettes épineuses. 16 -Ni debout, ni couchées. -Constante du cercle. -Champion. -Hurle.

SOLUTIONS DU N° 144

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
1	B	A	N	A	N	I	A		O	R	A	N	G	I	N	A
2	A	M	E				C	R	U	S	H			A	N	A
3	S	I		J	O	I	N	T			S	O	U	F	R	E
4	T	E		O	H				R	E		O	L	I	D	A
5	O		Q	U	I	N	Q	U	I	N	A		O	R		
6	S	P	I	G	O	L		S	E	C		N	I	M	E	S
7		I						B	A	N	A	L	I	S	E	S
8	G	L	O	R	I	A				S		Z	E	S	T	E
9	I	S		I	G	N	O	R	E		P	I	S		I	L
10	L		M	O	N	S	A	V	O	N		E			V	U
11	E	G	A					S		S		R	O	J	A	
12	T		G	R	A	S		E	T		N	E	S	T	L	E
13	T	R	I		S	I	N	G	E	R			E			T
14	E	U	E	S		M		A		U	S		S	O	C	
15				O		C	O	L	G	A	T	E		B	O	L
16	C	R	I	S	T	A	L		O		R		N	I	C	E
17	A	H				A				M	A	I	S		O	R
18	D	O	P			B	R	A	S	I	L	E	N	A	S	O
19	U	N	I			L	E	S	E	N	T		O		O	N
20	M	E	N	I	E	R		B	A	O		B	O	N	U	X

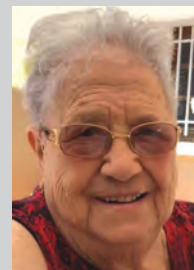
DÉCÈS



Chantal Bourret née Nucci de Nazereg-Fli-nois, décédée le 12 avril 2018 à l'âge de 72 ans à Privas. De la part de son époux André, de ses enfants Christophe, Nathalie et Alexis, de ses sœurs Claire et Colette, de ses petits-enfants et des familles Nucci, Basso, Bourret, Berthaud.
07000 Lyas



Marie-José Joachim et Joseph Martinez ont la profonde douleur de vous annoncer le décès de leur sœur **Clairette Martinez**, survenu le 20 juin 2018 à Toulouse, à l'âge de 82 ans.
38000 Grenoble



Rosalie Sanchez née Llamas, décédée le 2 juillet 2018 à l'âge de 86ans. De la part de ses deux filles, ses deux petites-filles et ses quatre arrière-petits-enfants.
13200 Arles.

Rosalie était la dernière représentante de sa génération, tante de Jean-Pierre, François et José Diaz et de Yolande Ascencio.



Marie-Thérèse De Mecquenem, née Cerdan, décédée le 12 juillet 2018 à l'âge de 93 ans. De la part de ses enfants Jean-Claude, Elisabeth, Diane, Louis-Roland, de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants et de ses sœurs Germaine, Marcelle et Huguette.
78000 Versailles.



Ricco François, né à Oran, décédé le 12 juillet 2018 à l'âge de 88 ans. De la part de son épouse Yvette, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.
82370 Saint-Nauphary.

Fils aîné de Mme Ricco, épicière appréciée des enfants du patronnage, il a été élève de la Promotion 1945 de l'école de Dellys.



Nous avons l'immense tristesse de vous annoncer la disparition de **Odette Amsallem**, née Amsallem le 3 avril 1927 à Ain-Sefra. Elle nous a quittés le 17 juillet 2018 à l'âge de 91 ans. De la part de Lydia et Gilles, ses enfants, Evelyne, Régis, Pablo, Manuel et Raphael, ses petits-enfants et Rosa, Jakob et Liora, ses arrière-petits-enfants.
94300 Vincennes.

DISTINCTION

Par décret du 26 avril 2018, **Antoine de Haro** (Tony), natif d'Aïn-El-Hadjar, a été nommé au Grade de Chevalier dans l'ordre National de la Légion d'Honneur.

Cette récompense lui a été remise lors de la cérémonie officielle du 14 juillet 2018 qui s'est déroulée au Monuments aux morts de Lattes (Hérault).

Appelé au 2ème Bataillon de Zouaves pendant le service National 1951-1952, Antoine de Haro sera libéré en qualité de sergent. Le 9 mai 1955, il s'engage dans l'un des cent quatorze Groupes Mobiles de Police Rurale (GMPR), devenus Groupes Mobiles de Sécurité (GMS) en 1958, pour lutter contre les rebelles, et où il sert comme Chef d'une section de supplétifs jusqu'en juillet 1962. Titulaire de la Médaille Militaire et de la Croix de la valeur Militaire avec deux citations.

Suite au rapatriement des cadres GMS, il est affecté au Ministère de l'Intérieur et mis à la disposition des préfectures au service national de la protection civile. Titulaire de nombreux diplômes (moniteur-sauvetage-déblaiement, secourisme) et brevets (instructeur de secourisme, réanimation, sauvetage nautique, maître-nageur-sauveteur), il sera responsable, pendant vingt cinq années, du Bureau secourisme dans différentes préfectures dont celle de l'Hérault, et membre de l'Union Nationale des Combattants (UNC).

Dans ses remerciements, prononcés en arabe, puis en français, Antoine a souhaité partager cette distinction avec ses frères d'armes algériens trahis et abandonnés par l'État Français.



Jeanie Santarini née Fora, décédée le 23 juillet 2018 à l'âge de 62 ans. De la part de sa maman Odette et de Pascal, son fils.

Jeanie a rejoint son frère Marc décédé en 2016.



Pierrette Causse née Vicente, décédée le 25 juillet 2018 à l'âge de 74 ans. De la part de son époux Richard, de ses enfants Virginie et Florent, de ses petits-enfants Anna, Louka et Calie.
34000 Montpellier.



Antoinette, Pascaline Mira née Sabater, décédée le 12 août 2018 dans sa 94ème année. De la part des ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.
83000 Toulon.

Gaston Kauffmann décédé le 16 août 2018 à l'âge de 91 ans. De la part de son épouse Arlette née Rodriguez et de ses quatre enfants.

81000 Albi.



Eléonore Posadas née Alberola, décédée le 29 août 2018 à l'âge de 90 ans. De la part de ses enfants, Noël, Jean-Gilbert, Marcel, Marie-Laure, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants.
69003 Lyon.

L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdennes et partage leur peine.

MARIAGE

Monique et Paul Ronceau font part du mariage de leur petite-fille **Kelly** avec M. Arnaud de Doncker, célébré à la mairie et en l'église de Moye (74150) le 21 juillet 2018.

Toutes nos félicitations aux jeunes époux et à leur famille.

NOCES DE DIAMANT

Le 31 juillet 2018, **Monique et Paul Ronceau** ont célébré, à Veigy (74140) chez leurs enfants, Valérie épouse Thierry Dasnier, leurs noces de Diamant. Ils s'étaient mariés en la cathédrale d'Oran le 31 juillet 1958.

Toutes nos félicitations aux toujours jeunes époux.